

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

| | |
|-----------------|----------|
| Un an..... | 6 fr. |
| Six mois..... | 3 fr. |
| Trois mois..... | 1 fr. 50 |

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS — 15, RUE D'ORSÉ, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

| | |
|-----------------|-------|
| Un an..... | 8 fr. |
| Six mois..... | 4 fr. |
| Trois mois..... | 2 fr. |

AVIS

Nous prions instamment nos correspondants de bien vouloir adresser désormais tout ce qui concerne la rédaction à **SILVAIRE**.
Tout ce qui regarde plus particulièrement l'administration devra être envoyé à **PIERRE MARTIN**, au **Libertaire**, 15, rue d'Orsel.

Pas de Confusion

L'anarchisme a deux sortes d'adversaires, également acharnés contre lui : les bourgeois, profiteurs du régime capitaliste et les politiciens socialistes, qui sont leurs frères de lait.

Les premiers, guidés par leur intérêt de classe, sabotent, sans vergogne, la vie de leurs semblables, industriellement et commercialement. Ils se fendent des lois quand celles-ci paraissent gêner leurs fripouilleries.

Les seconds, bernent volontairement la classe ouvrière, sous couvert de faire son honneur, sabotant ainsi la révolution dont ils se réclament faussement.

Les bourgeois combattent les anarchistes, qui veulent supprimer toutes les formes de l'autorité au seul bénéfice des classes travailleuses. Les bonimenteurs du socialisme autoritaire ne sont pas jugés dangereux par la bourgeoisie, dont la politicaillerie fait si bien les affaires.

Les socialistes légalitaires ne voient la révolution que sous la forme de la marche au scrutin des masses prolétariennes, dûment fanatisées par les candidats et la séquelle des malins qui, dans les élections, voient surtout une bonne combinaison.

La section du parti unifié et la Bourse du travail de Montluçon avaient, il y a une quinzaine, organisé en commun une réunion pour dégager les causes capitalistes du renchérissement du coût de la vie. A cette réunion parlèrent **Marcel Cachin**, délégué du P.U., qui discutèrent durant une heure sur la question ; **Georges Yvetot**, mandaté par la C.G.T., qui, à moins de répéter ce qu'avait dit le préopinant, dut se borner à rappeler la péroration de Cachin, pour, ensuite, étendre le champ de la discussion.

Le délégué des unités ayant profité de son discours pour chanter les gloires de l'action électorale, Yvetot fit judicieusement remarquer que ce n'était pas avec des lois que ceux de 1789 avaient atteint les accapareurs, les agresseurs ; qu'ils n'avaient point, pour cette besogne, réclamé le secours des politiciens, mais employé une forme d'action directe autrement brutale et violente que celle que préconisent les syndicalistes, révolutionnaires et anarchistes.

Les paroles d'Yvetot, si elles plurent à une grande partie de l'auditoire, ne firent point plaisir au citoyen **Paul Constans**, maître syndiciste de Montluçon et ex-député, qui s'en épanche dans **Le Combat**, organe de la fédération unitaire de l'Allier.

Avant de continuer, je tiens à déclarer — et je suis d'accord avec mes camarades anarchistes syndiqués — que je ne confonds pas la Confédération Générale du Travail, qui ne doit grouper que des travailleurs, avec le Parti socialiste, qui renferme toutes sortes d'éléments, et ne saurait être un regroupement de classe. Ceci, pour répondre à **Constans**, qui veut être méchant, en parlant de la poignée d'anarchistes « qui ont encore, pour un temps, une part d'influence dans cette organisation (la C.G.T.) ».

Il n'est pas difficile de prouver que, partout où les masses ouvrières s'amusent avec le bulletin de vote, les organisations syndicales sont faiblisses et sans grande influence — même quand elles sont fortes numériquement. Il n'y a qu'à aller dans le Nord pour voir ça, et dans quelques régions où la politique a le pas sur l'action économique. On aura beau comparer le chiffre des votants socialistes — qui ne sont pas tous des syndiqués ni même des socialistes — on n'infirmera point ce que j'avance.

A Montluçon, si le nombre des vo-

tards socialistes augmente, celui des syndiqués ne suit pas la même progression. Pourquoi ? C'est parce que les gueules donnent surtout dans l'électoralité. Selon eux, la section du parti suffit à tout ; le syndicat ne vient qu'à propos, n'est bon — c'est eux qui le disent — que pour faire obtenir aux dirigeants des améliorations de salaires et de diminutions d'heures de travail.

Les syndicats de Montluçon, en 1906, ont fondé, non point du fait d'agitation anarchiste, comme l'affirme **Constans**, mais parce que le mouvement n'avait pas été préparé assez tôt. Deux mois avant le 1^{er} mai on commençait à peine à préparer le terrain. J'en parle savamment, ayant été, en octobre et novembre 1905, aux côtés des militants anarchistes et syndicalistes de là-bas qui, voulant commencer l'agitation, se heurtèrent au mauvais vouloir de quelques socialistes, plus férus de mandats électoraux à conquérir que de l'obtention des huit heures.

Je suis heureux d'être d'accord avec les socialistes qui déconseillent aux syndiqués de faire de la politique. Mais les amis de **Constans** ne disent cela qu'aux travailleurs qu'ils savent ne point vouloir marcher pour la politique de leur parti. Et, quand ce conseil est donné aux ouvriers syndiqués par les anarchistes, ces derniers sont accusés de dégrader les syndicats.

Nous pourrions retourner l'argument. Par leur tactique, les socialistes parlementaires sont les collaborateurs de la bourgeoisie. Les dirigeants savent bien que le suffrage universel est un joujou excellent, le meilleur à mettre entre les mains du peuple ouvrier pour... qu'il se tienne bien sage. Ils emploient donc toutes les ressources de leur imagination pour faire durer le plaisir, et les politiciens unifiés, en faisant chorus avec eux, peuvent très bien être considérés comme leurs meilleurs auxiliaires ; qu'ils n'avaient point, pour cette besogne, réclamé le secours des politiciens, mais employé une forme d'action directe autrement brutale et violente que celle que préconisent les syndicalistes, révolutionnaires et anarchistes.

Les paroles d'Yvetot, si elles plurent à une grande partie de l'auditoire, ne firent point plaisir au citoyen **Paul Constans**, maître syndiciste de Montluçon et ex-député, qui s'en épanche dans **Le Combat**, organe de la fédération unitaire de l'Allier.

Avant de continuer, je tiens à déclarer — et je suis d'accord avec mes camarades anarchistes syndiqués — que je ne confonds pas la Confédération Générale du Travail, qui ne doit grouper que des travailleurs, avec le Parti socialiste, qui renferme toutes sortes d'éléments, et ne saurait être un regroupement de classe. Ceci, pour répondre à **Constans**, qui veut être méchant, en parlant de la poignée d'anarchistes « qui ont encore, pour un temps, une part d'influence dans cette organisation (la C.G.T.) ».

Il n'est pas difficile de prouver que, partout où les masses ouvrières s'amusent avec le bulletin de vote, les organisations syndicales sont faiblisses et sans grande influence — même quand elles sont fortes numériquement. Il n'y a qu'à aller dans le Nord pour voir ça, et dans quelques régions où la politique a le pas sur l'action économique. On aura beau comparer le chiffre des votants socialistes — qui ne sont pas tous des syndiqués ni même des socialistes — on n'infirmera point ce que j'avance.

A Montluçon, si le nombre des vo-

la classe qu'il prétendait défendre n'importe. Ministre, il la fait emprisonner, voire même fusiller.

Les prolétaires n'ont rien à gagner avec la politique. Il n'en est pas tout à fait de même avec les grèves. Même renouvelées à chaque instant, les grèves apportent, quoi qu'en dise, des améliorations au sort des ouvriers. La violence n'est jamais stérile, qu'on le demande plutôt aux corporatismes qui y font appel dans leurs mouvements de revendications. On sait bien que la révolte des esclaves n'est jamais du goût de leurs maîtres, qui n'hésitent pas à faire appel à la force armée pour contenir la révolution. Mais, est-ce que jamais révolution s'est faite sans que quelqu'un l'épouse ?

Le prolétariat, s'il attend sa libération de l'action électorale, l'attendra longtemps. Groupés dans leurs syndicats, ne comptant que sur eux-mêmes, sur leur propre action, les ouvriers arracheront au patronat les améliorations qui leur sont nécessaires pour que l'existence leur soit supportable. Par leur action directe, ils annihileront la puissance déliére de l'Etat et prépareront les voies à la force armée pour contenir la révolution. Mais, est-ce que jamais révolution s'est faite sans que quelqu'un l'épouse ?

Voter, même pour des socialistes, c'est se reposer sur autrefois du soin de faire ses propres affaires. Voilà ce que les anarchistes disent, et ne cessent de dire. Leur attitude dans le mouvement syndical leur est dictée par le désir qu'ils ont de voir, au plus tôt, se réaliser leur conception d'une société sans dieux ni maîtres. Que leur importe, si ce qu'ils disent gêne peu ou prou ceux dont la politique est la seule raison d'être.

Les parlementaires du socialisme crient sur tous les toits qu'il ne doit pas y avoir de confusion entre leur méthode et la nôtre. Nous autres, révolutionnaires anarchistes, nous ne crions pas. Notre méthode, nous l'exposons à nos camarades travailleurs quand nous allons dans les réunions. Entre l'anarchisme qui se propose l'instauration d'un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque, et le socialisme profitable qui s'inquiète surtout de décrocher des mandats, nos camarades travailleurs syndiqués ne se trompent pas. Pour nous, anarchistes, nous sommes bien tranquilles. Entre les gaillards qui sollicitent les voix ouvrières et nous qui ne demandons aux turbulents que d'être des hommes, pas de confusion possible !

Louis Grandidier.

On nous boycotte

Nous apprenons qu'à la suite de notre campagne en faveur des cheminots, le P.L.M. a refusé de recevoir LE LIBERTAIRE dans les bibliothèques de son réseau. La puissante Compagnie n'a pu s'imaginer étouffer notre voix par ce moyen ; i me s'agit là que d'une basse vengeance.

Comme bien pensent les lecteurs, notre critique n'en deviendra que plus serrée, que plus véhément ! Seulement, la vente du journal s'est ressentie de ce boycotage. Nous faisons donc appel à nos amis pour qu'ils nous trouvent de nouveaux dépositaires sur tout le parcours du P.L.M.

Qu'ils nous signalent aussi toutes les localités et toutes les librairies où LE LIBERTAIRE ne serait pas mis en vente et qu'ils répandent toujours davantage leur organe en achetant plusieurs numéros à distribuer.

Boycottés d'une part, poursuivis de l'autre (Péronnet et Hélène Lecadieu passent aux assises le 9 de ce mois, Dulac et Anna Mahé bientôt après peut-être) nous n'y pourrions tenir si tous les camarades ne nous venaient en aide.

Qu'ils nous permettent de compter sur eux comme ils peuvent compter sur nous pour mener, plus ardents que jamais, le bon combat !

Pour le Libertaire

Souscription permanente

7^e Liste

Le tableau remis à Ternant M., Lure (Hte-Saône) à la Coopérative syndicale de Lure : Un cooperator, 0 fr. 40 ; Guyot fils, 0 fr. 50 ; Jamey, 2 fr. ; Lamielle Antoine, 0 fr. 50.

Aux Verrières de Gouhenans : Aourt Marius, 0 fr. 50 ; Montard J. père, 0 fr. 25 ; Aourt mère, 0 fr. 50 ; Montard Joaëns, 0 fr. 25 ; Montard Petrus, 0 fr. 25 ; Ternant Marcel, 0 fr. 50 ; Total : 5 fr. 65.

Groupe de camarades de Vienne (Isère), 8 fr. 20 ; Roy, 0 fr. 25 ; Fauga, 1 fr. ; Roussel, 0 fr. 20 ; Bousquet, 1 fr. ; Collecte faite à Roumaz, Aulnay-les-Vallées et Tourcoing, par Lanoff, 2 fr. 45 ; Dusseux, 1 fr. ; Cerceau,

Liste remise par Leblond : Duburgot, 0 fr. 25 ; Tallon, 0 fr. 20 ; Millier, 0 fr. 25 ; Vassile, 0 fr. 20 ; Dehier Jules, 0 fr. 25 ; Leblond, 0 fr. 25 ; Coulon Félix, 0 fr. 60 ; Robert, 0 fr. 25 ; Bocaux, 0 fr. 25 ; Bailly, 0 fr. 50 ; Denou, 0 fr. 25 ; Anty, 0 fr. 10 ; Excedent d'ép. 0 fr. 10 ; Lemaire, 0 fr. 10 ; Lelourneur Baym, 0 fr. 50 ; Legros, 0 fr. 25 ; Billa, 0 fr. 25 ; Dye, 0 fr. 15 ; Vernay, 0 fr. 25. — Total : 4 fr. 95.

raire et financier », cette appréciation — on ne peut plus juste, au reste — ne manque pas de saveur.

L'ÉLU DU SEIGNEUR.

En l'an de grâce 1910, le souverain d'un grand peuple ose se dire élu par le Seigneur et être investi par Dieu du soin de régler, de diriger les destinées de 60 millions d'hommes. Bossuet passerait une langue satisfaite sur ses lèvres de prétat s'il pouvait entendre, à deux siècles de distance, ces belles déclarations du divin Guillaume.

Pour peu que cela continue, cet élu pourra se croire engendré d'un rayon de soleil ou né dans un nénuphar.

Et ces choses ne sont pas dites aux Indes, en Perse ou au Thibet. Non, on les entendues tout près d'ici, en Allemagne. L'élu de Dieu fera pourtant bien de s'en tenir aux paroles ; s'il voulait un peu trop agir en conséquence, il se pourrait fort qu'il allât rejoindre, sur les ailes de la dynamite, les derniers tsars, autres élus du Seigneur.

BRIANDISMES.

La Bourse du travail de Toulon vient d'être défendue aux soldats d'infanterie de marine qui suivent des cours de soir, par une circulaire du général Bousquet.

C'est bon signe, cela signifie que la discipline se ressent de ces fréquentations.

N'empêche que c'est là une provocation de plus à l'actif de la crupule qui nous gouverne.

Il veut isoler la caserne, mais les idées passent et il n'est au pouvoir de personne de les arrêter. Les Bunout et les Briand n'y peuvent rien.

ET DULAC ?

La presse, ou plutôt une faible partie de la presse, s'est enfin ému. Des protestations se sont élevées de la Patrie, de l'Intransigeant et de l'Humanité contre l'arbitraire gouvernemental dont Merle et Almeryda sont les victimes. Révoltés à la longue par le traitement qu'on leur infligeait sans la moindre justification légalitaire, nos camarades avaient pris une résolution extrême, celle de se laisser mourir de faim !

Après avoir conduit là deux journalistes par son immonde indifférence, c'est-à-dire par sa complicité, la presse allait peut-être s'aviser de défendre l'une de ses libertés les plus élémentaires. Bien que vendue et revendue, il se peut qu'elle n'osât continuer à faire le silence sur le cas, devenu tragique, de deux de ses représentants. A la dernière heure, nous apprenons que Merle et Almeryda ont reçu satisfaction et qu'ils sont au régime politique. Nous nous en réjouissons.

Mais Dulac ? Dulac est détenu préventivement lui aussi, pour délit de presse. Seulement, voilà, il s'agit du *Libertaire* ! Un organe nettement anarchiste, c'est trop compromettant !

Quoi de plus odieux cependant que cette incarcération. Nous avons dit quelle fut la bouffonnerie judiciaire aboutissant à formuler enfin un délit six semaines après l'arrestation de notre ami.

Maintenant, on vient d'en découvrir un autre. Le sieur Drioux, juge de son état, larbin de vocation, fait annoncer que Dulac est à nouveau poursuivi, à titre de gérant du *Libertaire*, avec Anna Mahé à titre de signataire, pour l'article *Une mère à son fils* paru dans notre numéro : « A bas les casernes ! »

Deux chefs d'inculpation, l'un pour excitation au pillage, au meurtre et à l'incendie, l'autre pour attaques à l'armée, ce n'est peut-être pas trop pour un

anarchiste, mais c'est beaucoup après un mois et demi de réflexion.

Qu'on garde arbitrairement Dulac six mois de plus et l'on « découvrira » qui sait combien d'autres crimes ! Pour comble, notre ami est malade et malade par suite du régime de droit commun auquel il est toujours soumis.

En vérité, cela ne démonte-t-il pas qu'on use avec nous du bon plaisir républicain le plus éhonté ? Mais à nous mettre ainsi « hors les lois » il ne faudrait pas être surpris de nous voir placer juges et gouvernants hors l'humanité !

Un nouveau défi

À la veille de chaque grand événement social, le gouvernement au pouvoir commet gaffe sur gaffe, provocation sur provocation.

En 1789, la royauté et la noblesse, ayant par trop pressuré et maltraité le peuple, amenaient ce dernier à l'assaut de la Bastille et faisaient éclater la Révolution.

Terrorisés, les capitalistes, à la solde desquels est le gouvernement, essayent d'étrangler le souffle révolutionnaire qui anime la classe ouvrière.

Désorientés à la vue des serfs de la voie ferrée abandonnant les lignes et arrêtant le transit pendant plusieurs jours ; épouvanter par la perspective des syndicats grandissants et marchant de plus en plus dans la voie de l'action directe et insurrectionnelle ; obligée qu'elle est de constater que l'emploi du sabotage dans la lutte de classes devient d'usage courant, la bourgeoisie emploie les grands moyens, se met à frapper de grands coups.

Des centaines d'ouvriers, coupables de s'être révoltés contre leurs exploiteurs, sont enfermés dans toutes les prisons de France. Des hommes sont arrêtés pour délit de presse, non comme journalistes, mais comme administrateurs ou gérants de journal. Merle et Almeyrada, de la *Guerre Sociale*, ainsi que notre camarade Dulac, gérant du *Libertaire*, contrairement à tous les usages, sont traités comme détenus de droit commun ; ils sont obligés de recourir à la grève du ventre pour faire cesser le régime abject auquel ils sont soumis.

En 1893-94, lors du mouvement terroriste qui glaça le sang dans les veines de tous les jouisseurs de la société, des lois scélérates, dites d'exception furent promulguées et appliquées ; elles étaient oubliées, on vient de les voir renaitre.

Afin d'effrayer les militants ouvriers, la magistrature servile de notre République vient de condamner à mort, comme *auteur moral* du meurtre de Dongé, le secrétaire du syndicat des charbonniers du Havre, le camarade Durand.

Dongé, être dégoûtant, trahit ses camarades en grève. Rencontré un soir en état d'ivresse par des grévistes, une discussion surgit ; on en vient aux coups. Dongé reste sur le carreau.

Accusé d'avoir décidé la *disparition* d'un « renard » dans une réunion de grévistes, Durand, quoique n'ayant pas assisté à la bagarre, est condamné comme auteur du meurtre, et Mathieu, Lefrançois, Couillandre, accusés d'avoir frappé, condamnés comme complices.

Ce verdict, prononcé par un jury imbécile et ignorant, aveuglé par la haine vouée par eux au prolétariat, organisé est quelque chose de si affreux, qu'on ne peut dire tout le ressentiment que l'on éprouve devant une telle monstruosité. Il appartient au peuple tout entier de faire entendre son cri de protestation ; et cela, non seulement pour Durand, mais aussi pour les trois autres camarades que nous devons également arracher au bagne, car s'ils ont tué, c'est la faute du patronat, ce dernier s'étant servi de la brute dégénérée à droite. Je n'ai aucune des idées, aucune des illusions que cultive la droite du Parlement.

En leur compagnie, l'infâme institution des bagnes militaires sera sur la sellette. Déjà, lors du procès intenté au Comité de Défense Sociale, ce fut Biribi qui écopa. Espérons qu'il en sera de même avec le nouveau jury.

sentinelles veillent, fusil chargé, prêts à se muer en bourreaux de misérables captifs. Partout où se dresse l'horreur des prisons et des maisons centrales, partout où s'exercent les basses vengeances contre les vaincus de la vie, les parias de la société, il y a des lebels qui guettent celui qu'un miracle d'audace et de bonheur ferait échapper aux barreaux, aux verrous des geôles et au revolver des gardes-chourme. Il y a des jeunes gens qui ne sont pas, eux, des brutes ignorantes ou des demi-sauvages, qui devraient comprendre l'ignominie de leur rôle et qui sont là, prêts à l'assassinat réglementaire, au meurtre d'un fugitif sans défense.

Et autour de la comédie horrible des Palais de Justice, comme autour du sinistre couperet érigé dans l'aube pour les meurtres juridiques, il y a des baionnettes qui luisent et des fusils qui veillent. Car la place de l'armée est dans tous les assassinats ; car l'armée est la complice obligée, la gardienne nécessaire de toutes les infamies sociales.

Et les complices de telles besognes sont ceux-là mêmes qu'un caprice de chef peut envoyer là-bas où l'on torture et l'on fusille les Guibert.

Est-ce qu'ils ne finiront pas par comprendre, ces lamentables prisonniers de la caserne, par comprendre et se révolter ? Est-ce qu'ils accepteront longtemps encore la turpitude des sales besognes militaires ? Est-ce que l'odieuse armée ne va pas enfin s'écrouler ?

Pétrus.

« Le Libertaire » aux Assises

C'est le 9 décembre que nos amis Eugène Peronnet et Hélène Lecadieu comparaissent devant les assises de la Seine, sous l'inculpation d'outrages à l'armée et au « noble » corps des officiers.

En leur compagnie, l'infâme institution des bagnes militaires sera sur la sellette. Déjà, lors du procès intenté au Comité de Défense Sociale, ce fut Biribi qui écopa. Espérons qu'il en sera de même avec le nouveau jury.

Pour les Camarades Japonais

Nos amis de *Mother Earth*, l'excelente revue anarchiste de New-York, nous communiquent l'Appel suivant auquel nous nous associons de tout cœur :

Camarades,

Au nom de l'humanité et de la solidarité internationale, nous vous demandons de protester énergiquement auprès de l'ambassadeur japonais de chaque pays contre l'inique et barbare condamnation à mort prononcée contre le Dr Denjiro Kotoku, sa femme, et vingt-quatre autres socialistes et anarchistes.

Ce Dr Kotoku, sa femme et leurs amis ont été traduits devant une cour spécialement nommée pour eux, qui les a jugés coupables d'avoir comploté contre la famille impériale et les a condamnés à mort. Ce jugement a été rendu par une procédure inusitée et sans que la preuve de l'accusation ait été faite.

Denjiro Kotoku est un homme qui s'est consacré aux travaux intellectuels et qui a essayé de vulgariser les idées d'« Occident » au Japon. Son crime consiste à avoir répandu les idées avancées, en traduisant les travaux de Karl Marx, Léon Tolstoï, Pierre Kropotkin et Michel Bakounine.

Leader de la gauche du mouvement socialiste révolutionnaire du Japon, il fut appelé le « chef des Kropotkinistes ». Nous sommes convaincus que les charges relevées contre lui, dans une soi-disant conspiration contre l'empereur, sont fausses.

La condamnation de Kotoku et de ses amis porte à son comble la réaction contre les idées libertaires qui s'est manifestée au Japon dans ces dernières années. M. Takayama, le chef du parti socialiste japonais, a dû protester tout récemment auprès des pays civilisés de l'Occident contre les persécutions des libertés au Japon.

Pour nous, militants internationaux de la liberté, nous ne pouvons rester impuissants devant nos frères japonais qui tombent victimes des forces réactionnaires de leur pays. Le gouvernement japonais va-t-il imiter les barbares procédés de l'Espagne et de la Russie, en massacrant ses savants et ses penseurs ? Nous devons agir vigoureusement pour la cause de l'humanité et de la civilisation et nous espérons que vous ne faillirez pas à faire entendre une protestation véhémentement auprès de l'ambassadeur japonais avant que nos amis ne soient exécutés, c'est-à-dire dans le plus bref délai possible.

Car cet assassinat est parfaitement réglementaire.

Telle est l'atrocité des Biribi, des Traux Publics, de tous les pénitenciers dont l'ignominie souille la côte africaine, que les souffre-douleurs de la bestialité galonnée préfèrent encore le risque d'une mort presque certaine à l'horrible existence qui leur est faite.

Mais il n'est pas qu'en Afrique où des

Précisions Nouvelles

Le 16 octobre dernier, j'écrivais dans le *Libertaire* :

« Victor n'a été jusqu'ici qu'un pré-tendant pour rire, parce que chez lui c'étaient les fonds qui manquaient le plus. Son prochain mariage avec la fille à Léopold va le rendre multi-millionnaire, et cette situation a fait tiquer notre président du Conseil ; la galette attire le renégat comme l'aimant attire le fer. »

Dans le *Journal* du 16 novembre, M. de Bonnefon publie une interview du susdit Victor, le nouveau marié, contenant des déclarations révélatrices. Il me suffit, pour l'instant, d'en détacher les passages les plus essentiels.

« La France a fait des progrès immenses. Le gouvernement actuel a des hommes d'état, des hommes d'ordre ; et sans nommer personne, j'ajoute qu'elle a des chefs de grand talent. Je suis avant tout de mon époque, aimant le progrès. Le temps est passé des coups d'Etat, des proscriptions en France.

« Je pourrais, demain, travailler en accord avec la plupart des ministres qui ont passé ou qui passent. Il y en a parmi eux que j'admire. Les lois sociales de la République, je m'honorerais de les avoir votées.

« Louis Philippe a fait d'excellentes choses. Il a admirablement préparé l'empire. Si je ne suis pas à l'extrême-gauche, je suis encore moins à droite. Je n'ai aucune des idées, aucune des illusions que cultive la droite du Parlement.

« Je suis au centre, avec la légalité. Je mets mon pays au-dessus des questions dynastiques, et je ne troublerai pas l'ordre. Je me réclame de la Révolution dont sort la France moderne. »

Ces propos, malgré leur incohérence, contiennent la confirmation des pourparlers engagés entre Briand et Victor. Ce dernier pourraient — dit-il — travailler en accord avec des ministres qu'il admire. « Il le peut, et il le fait. Au mois d'octobre, j'étais simplement informé de l'initiative prise par le premier ministre de la République, de ses avances au précédent. J'ignorais la nature de l'accueil fait par le préendant à cet appel cordial ; nous sommes renseignés désormais ; un peu hâtivement, et peut-être

un peu imprudemment. Victor témoigne à Briand son admiration. Nous sommes fixés.

Dans l'intervalle, d'ailleurs, j'avais eu confirmation des négociations engagées. On chuchote déjà le nom de l'un au moins des négociateurs. J'engage donc nos amis à ne pas se borner à hausser les épaulles et à ne pas prendre tout ceci pour un conte inventé à plaisir.

Sur un point cependant, je dois rectifier ce que j'écrivais le 16 octobre, et la rectification n'est pas sans importance.

J'avais parlé de l'utilisation de l'armée, en vue d'une restauration impériale. C'était faire trop d'honneur au forban, qui n'est pas capable d'une telle audace et montre autant de prudence, lorsqu'il s'agit de sa précieuse personne, que de férocité envers ses victimes. Son associé nous le dit : « le temps des coups d'Etat est passé. » L'intervention de l'armée serait totalement inutile.

L'opération projetée est d'une autre nature ; parfaitement légale, régulière, constitutionnelle, la réalisation en est devenue possible, grâce à quarante années de putréfaction systématique et au degré d'abjection où est tombé le niveau parlementaire. Il n'y faudra que de la patience.

Si quelque lecteur attache encore une valeur quelconque à la conservation de la forme républicaine, et considère que le programme des deux complices mérite d'être connu, j'en donnerai volontiers un exposé général, dans ses grandes lignes. Ce serait alors l'objet d'un prochain article. Il me suffira de dire qu'il trouverait l'appui unanime de la haute finance, — et par suite de toute la grande presse — et probablement aussi celui de l'Eglise. Briand attache à ce concours une haute importance, à tel point qu'à cette heure, et depuis plusieurs semaines, il a un agent spécial, sorte d'ambassadeur clandestin, chargé de le représenter à Rome et de dissiper les malentendus créés entre lui et l'Eglise romaine, dont il ne veut pas cesser d'être le dévoué défenseur tout en faisant mine de la combattre. Il voit dans la puissance catholique — et sans doute avec raison — le plus indispensable des auxiliaires dans la lutte sans merci qu'il a engagée contre le prolétariat.

Un vieil abonné.

Les deux augures

Le Premier des Flots, comme aimait à s'intituler Clemenceau, et son ancien sous-verge, le répugnant Lépine, ont été mis cette fois dans leur posture naturelle par la Commission qui préside Jaurès. Les deux scélérats, qui ne pouvaient se regarder sans rire, grimacent désormais bien vainement lorsqu'ils se trouvent face à face. Leur cas illustre tout un régime. C'est pourtant qu'il mérite d'être résumé.

Voici celui qu'en donne la *Dépêche Parlementaire*, et ma foi, il nous semble fort bon :

Nous serions-nous trompés, et l'enquête la fameuse enquête nous réservait-elle des surprises ? Nous commençons à l'espérer. Ce sera la première fois qu'une commission d'enquête parlementaire aboutira à quelque chose, et c'est précisément parce que nous avons assisté si souvent à l'échec piteux d'un tas de commissions du même genre, que nous avons prédit que celle-ci, comme ses devancières, finirait en eau de boudin. Jaurès qui, reconnaissable à sa magistralité présumée, conduit, dirige les débats, semble vouloir nous donner un démenti. Tant mieux ; nous souhaitons de tout cœur que la vérité sorte enfin du puisu où avaient voulu la plonger tous ceux qui se sentent morveux, et qui se nomment : Clemenceau et Lépine, et Michel Bakounine.

Leader de la gauche du mouvement socialiste révolutionnaire du Japon, il fut appelé le « chef des Kropotkinistes ». Nous sommes convaincus que les charges relevées contre lui, dans une soi-disant conspiration contre l'empereur, sont fausses.

La condamnation de Kotoku et de ses amis porte à son comble la réaction contre les idées libertaires qui s'est manifestée au Japon dans ces dernières années. M. Takayama, le chef du parti socialiste japonais, a dû protester tout récemment auprès des pays civilisés de l'Occident contre les persécutions des libertés au Japon.

Pour nous, militants internationaux de la liberté, nous ne pouvons rester impuissants devant nos frères japonais qui tombent victimes des forces réactionnaires de leur pays. Le gouvernement japonais va-t-il imiter les barbares procédés de l'Espagne et de la Russie, en massacrant ses savants et ses penseurs ? Nous devons agir vigoureusement pour la cause de l'humanité et de la civilisation et nous espérons que vous ne faillirez pas à faire entendre une protestation véhémentement auprès de l'ambassadeur japonais avant que nos amis ne soient exécutés, c'est-à-dire dans le plus bref délai possible.

Car cet assassinat est parfaitement réglementaire.

Telle est l'atrocité des Biribi, des Traux Publics, de tous les pénitenciers dont l'ignominie souille la côte africaine, que les souffre-douleurs de la bestialité galonnée préfèrent encore le risque d'une mort presque certaine à l'horrible existence qui leur est faite.

Mais il n'est pas qu'en Afrique où des

parquet. Je ne lui ai pas dit de chercher un plaignant. » Lépine, entendu ensuite, avait déclaré : « Je ne me souviens que vaguement des noms qui furent prononcés par le préendant du Conseil, mais puisqu'il affirme ne m'avoir point donné l'ordre de chercher un plaignant, je tiens son affirmation pour vraie. Je me suis lourdement trompé sur ses instructions. » Là-dessus, la commission renvoie les deux larrons dos à dos, mais voilà que tout à coup la physionomie de l'affaire prend une autre tournure. Dans une embrasure de fenêtre, le vieux mouchard dit au vieux fil : « Alors ! faites donc un effort de mémoire, et avouez franchement que vous m'avez bien dit de chercher un plaignant. » Clemenceau hésite d'abord, puis prenant une résolution soudaine : « Soit ! j'avoierai ce que vous voudrez, car au fond je m'en fous ; mais avouez-vous-même que vous avez inspiré, sinon dicté l'article dans lequel je suis viollement pris à partie, et qui a été publié dans le torchon de Buna-Varilla, sous la signature d'un certain Sauerwein (un nom bien français, comme celui de Varilla) ; c'est lui qui me l'a dit à Barcelone. » Mais Lépine de monter sur ses ergots et de crier : « Sauerwein a menti. C'est le procureur de la République Monier qui est l'auteur de l'article. »

La-dessus, Clemenceau et Lépine conviennent de revenir devant la Commission afin d'y être entendus contradictoirement.

Cette comparution nouvelle n'a pas été banale et elle a ouvert les portes à toutes les suppositions. Elle nous a prouvé que si Clemenceau avait de très opportunes amitiés, Lépine, malgré son apparence déréputée, conservait une mémoire prodigieuse et d'utiles petits papiers : que ce vieux serpent considérait comme une pratique courante de trouver et au besoin de fabriquer des plaignants lorsque les circonstances l'exigeaient ; que la préfecture de police, de même que le Parquet, se servaient de la presse à gages quand leur semblait et n'hésitaient pas à faire attaquer leurs adversaires, ou leurs anciens complices, avec la dernière violence ; enfin que les sous-mouchards Durand et Mouquin avaient préparé, de même avec Prevet, le traquenard dans lequel devait choir Roquette.

Ah ! si cette Commission s'amusait à relever toutes les saletés, les abus de pouvoir, les forfaits des deux salauds, elle n'aurait pas fini de sitôt. Et si, une fois dans le bon chemin, elle pouvait aller plus loin... Mais vous ne voudriez pas. Il s'agit d'une commission parlementaire, ne l'oublions point.

anarchiste, mais c'est beaucoup après un mois et demi de réflexion.

Qu'on garde arbitrairement Dulac six mois de plus et l'on « découvrira » qui sait combien d'autres crimes ! Pour comble, notre ami est malade et malade par suite du régime de droit commun auquel il est toujours soumis.

En vérité, cela ne démonte-t-il pas qu'on use avec nous du bon plaisir républicain le plus éhonté ? Mais à nous mettre ainsi « hors les lois » il ne faudrait pas être surpris de nous voir placer juges et gouvernants hors l'humanité !

L'ignoble Verdict

Certes, la besogne est toujours répugnante qui se perpétre aux tribunaux. Que la justice soit civile ou militaire, qu'elle se serve contre les plus nobles révoltés ou les délinquants les plus vulgaires, les vindicteuses sont toujours odieuses, les lâches vindicteuses des profiteurs de l'ordre établi contre leurs ennemis vaincus et désarmés.

Il est des cas pourtant où la turpitude judiciaire éclate d'une manière si ouverte qu'elle nous oblige à crier plus violemment que jamais notre haine et notre dégoût, à nous ameuter contre les sentences abominables, afin de sauver les victimes en péril et de démasquer l'atroce institution.

L'ignoble verdict de Rouen soulève un de ces cas-là. Quatre ouvriers condamnés d'un seul coup, l'un à la guillotine, les autres au bûcher, sur des racontars policiers absurdes, sur des témoignages suspects ; quatre travailleurs immobiles par le jury à ses rancunes bourgeois, aux vengeances du monde commercial et financier, d'une classe exaspérée d'avoir vu ces charbonniers

TOLSTOI ET LE PEUPLE RUSSE

Il est impossible de rester impassible à la mort de ce grand tourmenté qu'était Tolstoi. Enfant de la Russie, il a porté en lui tout ce qui est beau et magnifique chez ce peuple martyr. Mystique et bon, irréconciliable par nature avec le mal, — ce peuple seul a pu donner le sens et l'esprit tolstoien. Ignorant, vivant dans une misère atroce, supportant les coups et les humiliations les plus terribles, — il est capable, ce peuple, grâce à son ignorance et surtout à son mysticisme de tendre encore la main à celui qui le frappe, qui l'humilie, qui le fusille. Oh ! sans doute, il n'est pas un esclave qui ne se révolte pas ! Il ne supporte pas toujours qu'on lui enlève son honneur et son bonheur ! Il ne lèche pas les pieds de ses maîtres pour leur demander encore des coups ! Ce peuple a fait une révolution, il a lutté longtemps. Il lutte encore. Il ne pardonne jamais aux barbares les tortures qu'ils lui ont infligées. Il n'oubliera jamais ses enfants fusillés, pendus, emprisonnés ou égorgés dans les cachots de cette terrible Sibérie ! Mais ceux qui ont vécu dans ce milieu de paysans russes, qui ont souffert de leurs souffrances, savent bien qu'il est impossible de soulever ce peuple sans invoquer les symboles ou les mythes religieux. Quand les révolutionnaires lui portaient leurs paroles d'insurgés imprégnées dans de grands manifestes dorés, quand ils lui ont parlé du Christ, de la justice suprême surnaturelle, ils ont fait ce que réclamaient la psychologie et la mentalité de ce peuple.

Chrétiens par excellence, mais pas cléricaux, simple jusqu'à l'étonnement, mais d'une nature riche, franc jusqu'au nuire à soi-même, mais par moments sombre et impénétrable, pas du tout comédien, mais au contraire tragique par toute sa vie psychique, le peuple russe renferme en soi tout ce qu'a exprimé Tolstoi.

Et ce grand cerveau, qui a commis, sans doute, beaucoup d'erreurs, est seul capable de nous révéler la Russie. « Resurrection », « Anna Karenine », « les Cosaques », « La Guerre et la Paix », etc., nous fournissent la possibilité de connaître et d'apprécier cette nature simple en apparence, mais très complexe au fond, qui est celle de l'âme russe. La Russie a eu beaucoup de grands écrivains ; Pouchkine, Lermontoff ont chanté la beauté de l'âme russe, mais ils n'ont jamais su saisir le fond de cette âme mystérieuse. Nekrasoff et Roltsoff ont créé la plus belle poésie en prenant pour thème le paysan souffrant, miséreux, battu, humilié, mais jamais ils n'ont su saisir l'ensemble de cette vie tragique ; jamais ils n'ont pu comprendre l'homme avant le paysan. Gogol, Tourguenoff, Goncharoff ont vécu dans ce milieu, ils nous ont donné des descriptions merveilleuses, des analyses profondes, incomparables de la vie de ce grand peuple, pas encore perverti, démoralisé, décomposé par la civilisation moderne. Les « Lettres d'un chasseur » renferment une étude magnifique et vécue des souffrances et des joies de ce peuple martyr. « Les Oblomoff » nous montrent ce qui est caractéristique dans ces natures franches et simples, excessivement sensibles, mais opprimées, fatiguées.

Mais nul d'entre eux n'a atteint la hauteur de Tolstoi. Sans doute, Gogol sera toujours lu ; son ironie amère ne cesserà d'être attrayante. Tourguenoff restera, l'écrivain vénéré. On lira toujours ses « Lettres d'un chasseur », « Un nid de seigneurs », « Pères et fils ». On lira de même ses « Poèmes en prose » et tant d'autres écrits qui ont conquis une notoriété universelle.

Tolstoi, lui, vivra toujours parce qu'il a pensé avec le peuple qu'il nous a décrit. Il vivait de sa vie, souffrait de ses souffrances et il voulait vivre d'après les préceptes trouvés dans l'âme de ce peuple. Son mysticisme n'est autre chose que le mysticisme de ce peuple qui aime tant les symboles et l'inconnu, qui nous donne une preuve subtile de la résistance possible contre l'invasion désastreuse de l'esprit de perversion et de démoralisation que porte en elle la civilisation européenne. Tolstoi a vu de très près la misère du peuple. Quand il nous décrit ses vies dans la maison de nuit de Moscou,

avec quelles souffrances il nous raconte les allées et venues de gens qui ne demandent qu'à travailler, mais qui sont jetés sur le pavé sans pain ni domicile par l'égoïsme de ceux qui possèdent tout et qui ne font rien. « Seulement alors — nous dit-il — j'ai compris que ces gens l'ont besoin aussi de manger ». Et quand il a essayé faire de la philanthropie, il s'est aperçu que la cause de la misère était plus profonde. Il crie : « Au secours ! » Mais son appel ne peut être entendu que par les souffrants eux-mêmes. Tolstoi maudit l'égoïsme. Il lève le drapeau de la conscience contre ceux qui volent, qui tuent, qui font souffrir les pauvres, les malheureux. Lisez sa « Confession ». Nous entendrez les cris déchirants d'un homme qui ne peut rester impossible en voyant le « moujik » qui fait tout et qui est toujours humilié, toujours pauvre, toujours celui qu'on vole, qu'on maltraite, mais sans lequel il est impossible de vivre.

Mais ce cri déchirant fut poussé avant Tolstoi par l'élite du peuple russe. Les déchristiens et les narodistes, les Nekrasoff, les Touguenoff, les Dostoiwsky, les Belinsky et tant d'autres ont consacré leur vie pour la libération de ce peuple. Tolstoi l'a fait en criant à l'hypocrisie des riches et des gouvernements qui disent chrétiens et qui ont foulé, salissé cette grande idée du Christ : « Malheur à ceux qui possèdent et font souffrir les autres ».

Certainement Tolstoi se trompait, quand il croyait possible la libération du peuple par la libération de sa conscience et par l'amour. Mais qui ne se trompe pas ! Si Tolstoi a oublié, ou n'a pas vu la marche toute-puissante de l'évolution sociale, qui tue les croyances, qui modifie les choses et les hommes, même quand ils n'y ont jamais consenti ; si Tolstoi n'a pas reconnu l'importance de cette nouvelle forme de la vie économique qu'est le capitalisme et qui fait tout, prend tout et jamais ne cède rien — cela n'empêche nullement qu'il soit un grand penseur et un grand cœur, qui a fini ses jours en criant : « Laissez-moi, il y a des millions d'hommes qui souffrent et qui ont besoin d'être secourus ! »

Et quand un homme issu d'une famille aristocratique sacrifie son existence pour prêcher la vérité aux hommes, pour venir en aide aux pauvres ; quand il finit ses jours loin des siens, dans une campagne déserte, entouré par ses collaborateurs et le peuple, pensant à ce peuple et tendant les bras vers lui comme pour mourir dans son sein, il est impossible de rester sans émotion devant cette vie, de ne pas admirer cet homme et de ne pas ressentir quelque chose de douloureux à la pensée de la perte qu'a faite l'humanité en le perdant. Que ceux qui l'appellent comédien fassent une faible partie de ce qu'il a fait et l'humanité sera libérée plus tôt que nous ne pouvons l'espérer.

Waso Chrochell.

Signe des Temps

La révolution qui vient d'éclater au Mexique est encore un de ces signes des temps qui montrent que partout le feu couve. De l'aveu du propriétaire d'une grande manufacture de tabac, à Mexico, le mouvement actuel « a un caractère socialiste, anarchiste même. » Ce mouvement est peut-être brisé à l'heure qu'il est, avec la complicité des Etats-Unis. Ce gouvernement, en effet, a tout intérêt à soutenir le gouvernement mexicain si parfairement inféodé aux ploutocrates yankees. Mais ce mouvement, qui a été précédé de deux soulèvements successifs, se renouvelera, car il y a trop longtemps — 26 ans ! — que l'abominable dictature de Porfirio Diaz pèse sur le pays. Les jours du vieux brigand sont comptés. Puissent ceux des exploiteurs, plus féroces peut-être que partout ailleurs (voir l'Esclavage au Mexique, dans le dernier numéro des *Temps Nouveaux*) être compétés également.

**

En Espagne, les émeutes se succèdent sans interruption. En Argentine, la répression la plus terrible qu'ait connue ce pays renforce, propage la haine du monde bourgeois et prépare on ne

peut mieux une formidable révolte. Au Japon (voir l'appel publié d'autre part), c'est l'écrasement sans phrases de tous ceux qui osent manifester des opinions anarchistes, voire même socialistes.

L'Allemagne, l'Angleterre elles-mêmes connaissent maintenant les révoltes ouvrières.

Enfin, de la sombre Russie, toute trempée du sang des révolutionnaires, des nouvelles nous parviennent qui montrent que le dernier mot est loin d'être dit entre l'horrible régime tsariste et le peuple russe, si vaillamment secondé par la jeunesse intellectuelle de là-bas.

Moscou, 27 novembre. — De nouvelles manifestations d'étudiants contre la peine capitale ont eu lieu aujourd'hui en divers endroits de la ville.

Les manifestants ont été dispersés par des hussards, des cosaques et de la police montée.

Il y a eu un blessé, 181 arrestations, dont celles de soixante étudiantes, ont été opérées.

Saint-Pétersbourg, 27 novembre. — Les treize membres du comité central des syndicats ont été arrêtés sous l'inculpation d'avoir tenté d'organiser pour aujourd'hui une manifestation ouvrière contre la peine capitale.

Quant à la France, l'agitation révolutionnaire n'est pas près de chômer, grâce à la racaille capitalo-gouvernementale dont nous sommes gratifiés.

La chronique des crimes du patronat et du pouvoir est assez riche, sachez-le, 7 bandits, pour faire éclater bientôt les plus terribles colères !

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAITRE :

A la Librairie P. V. Stock : *Champs, Usines et Ateliers*, par Pierre Kropotkin, un volume in-18 de 500 pages. Prix : 3 fr. 50.

Dans cet important ouvrage, dont la traduction en français était impatiemment attendue, Kropotkin nous parle de l'industrie combinée avec l'agriculture et le travail céramique, ainsi que cela devrait avoir lieu dans une société rationnelle.

Tous les pays qui, autrefois, importaient des produits fabriqués cherchent à se créer une industrie nationale qui les affranchisse de l'étranger. Cette décentralisation de l'industrie entraîne, pour chaque peuple, la nécessité de produire lui-même la presque totalité des matières alimentaires qu'il consomme. Est-ce possible aujourd'hui et sera-t-il encore possible demain si la population continue à augmenter ? Kropotkin, ne se bâtant que sur des résultats déjà atteints à l'heure actuelle par une agriculture à base scientifique, réfute la théorie de Malthus, montre que la terre pourra nourrir beaucoup plus d'habitants et établit que les progrès prochains de l'agriculture s'accompagnent d'une diminution considérable d'efforts humains. — Il trouve la solution du grand problème économique dans l'union intime de l'agriculture et de l'industrie, petite et moyenne. L'artisan cultivateur de demain sera formé dans des écoles dispensant l'instruction intégrale, où l'enfant et le jeune homme apprendront conjointement à développer leur cerveau et à travailler de leurs mains.

L'auteur, qui n'a rien du théoricien, s'appuie toujours sur des faits et des chiffres si abondants et si convaincants qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, du savoir encyclopédique qu'un tel travail suppose ou de l'étonnante puissance de persuasion — étrange à toute rhétorique — que possède Pierre Kropotkin.

Marianne et la Goule, conte pour les enfants de tout âge, imité du *Petit Poucet*; dessins de Grandjouan; une brochure illustrée; couverture en couleur; prix : 0 fr. 30. En vente au *Libertaire*.

Cette publication d'une extrême originalité, méritera d'être mise entre les mains de tous les enfants auxquels on veut enseigner la vérité. C'est sous la forme d'un conte de fées, un raccourci frappant de notre histoire contemporaine.

Marianne, née de la Grande Révolution, est immortelle; des ogres entreprennent de l'assassiner et se substituent à elle. Chaque fois, elle tombe pour longtemps dans un profond sommeil.

Depuis l'ogre à tête de tigre (Bonatuer), jusqu'au premier des ogres à tête de porc (Goulipia), elle a été persécutée par les méchantes fées Tyrannie, Rapacité, Ignorance, donc les ogres sont les serviteurs.

Aujourd'hui, ce sont toujours les ogres à tête de porc qui commandent, ayant pour chef un ogre à tête de requin. Ils prétendent adorer Marianne, mais à la place de Marianne, ils ont mis une horrible ogresse, La Goule, fille de Goulipia.

Marianne, toujours belle, toujours jeune, est encore plongée dans son profond sommeil. Mais le réveil sera prochain.

Telle est la donnée générale de cette œuvre d'apparence enfantine attrayante, mais bien sérieuse et même tragique au fond. Elle convient comme l'indique le titre, « aux enfants de tout âge » qui auront un utile enseignement à tirer.

Nous ne résistons pas au plaisir de donner les dernières lignes — nous pourrions dire la morale — de *Marianne et la Goule* :

« Et si vous doutiez encore qu'il y eut des Fées et des Ogres, avant d'avoir lu ce conte, vous reconnaîtrez maintenant que les Fées

pourront être légères dans vos imaginations et dans vos coeurs, et que les mangeurs de chair humaine sont malheureusement trop réels.

« Il ne cessera d'y avoir des ogres que le jour où vous ne voudrez plus vous laisser manger. »

Les belles illustrations de notre ami Grandjouan, où l'on retrouve toutes les qualités d'énergie de son talent, sont un attrait de plus pour les familles et pour les instituteurs qui veulent voir les enfants devenir des êtres libres et non pas continuer à rester les esclaves de crapuliers au service du capital.

MAX STIRNER (1)

Dans la collection des *PORTRAITS D'HIER*, vient de paraître une excellente étude de notre camarade ROUDINE, sur MAX STIRNER, que les lecteurs du *Libertaire* liront avec intérêt.

PORTRAITS D'HIER forment une élégante plaquette, sous couverture, vendue 30 cent. chez tous les libraires.

(1) H. Fabre, éditeur, 20, rue du Louvre, Paris.

Une Déclaration

A titre d'exécuteur testamentaire de Ferrer, Cristobal Litran adresse un avertissement à tous ceux qui s'intéressent aux questions sociales ou rationalistes, pour empêcher les abus qui pourraient avoir lieu en Amérique, en déclarant :

1. Que Francisco Ferrer Guardia fut le seul fondateur de l'*Escuela Moderna* de Barcelone, fermée au moment de l'attentat contre le roi, à la Calle Mayor, à Madrid ;

2. Que M. Miguel Moreno n'a aucune participation dans l'héritage de Ferrer Guardia et que celui-ci n'en parle même pas ;

3. Que quant à la déléguée que Moreno fit tenir de la Ligue Internationale pour l'Education Rationnelle de l'Enfance, nous prévenons qu'elle est usurpée, vu la conduite de Moreno à Paris ;

4. En tant qu'exécuteur testamentaire de Ferrer, plus au point de vue pédagogique qu'au point de vue de sa fortune matérielle, séquestré presque toute par le gouvernement espagnol, je me vois forcé de mettre en garde tous les hommes libres du monde, abstraction faite de toutes mes idées politiques, contre ceux qui, poussés par une idée égoïste, veulent exploiter le nom glorieux de F. Ferrer Guardia.

(Du journal anarchiste espagnol *Tierra y Libertad* du 16 novembre 1910.)

L'Agitation

SAINT-DENIS

Un nommé Descossy, qui fait dans le socialisme, après avoir été chef de garde de la propriété à Dugny profite de la tolérance des militants du parti unifié à son égard pour dire des bêtises dans l'*Emancipation*, hebdomadaire du parti socialiste à Saint-Denis.

Dans un article qui veut être méchant, le Descossy parle de l'action parlementaire, des socialistes, des anarchistes, de Sébastien Faure, des gens aux longs cheveux, etc., etc.

Selon l'ancien pied-de-banc — car le bougre eut du galon à l'armée — il y a parmi les antiparlementaires trois sortes de gens : *primo*, ceux qui ne décrochent pas la timbale et, du même coup, puissent dans leur échelle la haine du bulletin de vote ; *secundo*, les gens aux longs cheveux et à vêtements de valeurs ; *tertio*, Sébastien Faure.

N'en déplaise au Descossy, il y en a encore d'autres. Il y a des militants du parti unifié, qui finissent pas se rendre compte du peu de valeur de « l'arme légale » et sont guéris à tout jamais de l'*électoralité*.

Il y a les travailleurs conscients qui ouvrent les yeux pour voir... et voient que la politique n'a jamais rien donné de réel et d'efficace à la classe ouvrière. Ceux-là sont anarchistes, ou syndicalistes révolutionnaires. Dans les groupements ouvriers, ils ne voient pas des marchepieds électoraux, mais des organismes d'éducation et de combat.

Le Descossy qui parle de Sébastien Faure, à qui il réclame des circonstances atténuantes pour l'action parlementaire, avait une bonne occasion de dire aux militants anarchistes — qu'il ne sont pas les olibrus qu'il l'a fait de dire, mais des ouvriers sérieux, des sincères et dévoués propagandistes, chacun dans sa sphère et selon ses moyens — ce qu'il a écrit dans l'*Emancipation*. Notre ami Sébastien Faure faisait, huit jours avant que partit l'article de notre Descossy local, une conférence sur : *Pourquoi et comment je suis révolutionnaire*, au cours de laquelle les moyens légaux, la politique et les politiciens prirent quelque chose. Si le Descossy avait demandé la parole, les militants anarchistes, qu'il baoue... pas écrit, l'auraient écouté avec plaisir, les autres assistants aussi. Mais le Descossy n'était pas là, le Descossy était, à n'en pas douter, chez quelque bistro !

Pour terminer, offrons-lui toujours (ça fait la quarantième fois) une discussion publique sur la valeur de l'action légale, de la politique et des parlementaires. Et ça pas dans trois ans, en foire électorale, mais tout de suite. Si l'on ne veut pas, eh bien, qu'il nous foute la paix !

Louis Grandidier, Henri Cachet, Raymond Morgand.

P.-S. — Le Descossy dit (5^e alinéa de son article) que notre propagande ne porte guère... pourquoi la combat-il ? — qu'on ne

nous rencontre jamais là où il y a du danger à courir. Qu'en sait-il ? Nous autres, nous ne nous targuons point des poursuites encourues, ni des condamnations récentes ; encore qu'elles l'aient été pour autre chose que pour ivresse ! Nos amis nous connaissons. Les travailleurs syndiqués aussi. A l'heure de l'action, nous n'allons pas et n'irons jamais, demander au Descossy, le mot d'ordre. Il nous faudrait, pour le trouver, fouiller tous les caboulois dionysiens.

MONTCEAU-LES-MINES

Le syndicat des ouvriers mineurs a entrepris une tournée de réunions de quartier, dans l'espoir de recruter de nouveaux adhérents. Ce syndicat qui groupa presque la totalité du personnel de la Compagnie des Mines de Blanzy, au début de sa fondation, a vu son effectif réduit de beaucoup après la malheureuse grève de 1901.

Et ce furent principalement les politiciens qui firent abandonner leur organisation aux travailleurs de la mine. Car ici, comme généralement partout, lorsque les camarades n'y mettent pas d'empêchement, le syndicalisme n'a servi qu'à créer des sinécures et des marchepieds à quelques arrivistes. Ainsi on peut voir le citoyen Bouveri, actuellement député et maire, qui, cependant autrefois critiquait le cumul, un ancien mineur complètement inconnu avant la grève de 1893. De même son premier adjoint, C. Forest, également conseiller général, était un simple syndiqué. D'autres, comme Merzet et Meillien, ont attrapé une petite fonction de préposés aux droits de place, et combien d'autres !

Cette course aux emplois a ouvert bien des ye

